

Votre nom est une référence aujourd'hui. Je connais nombre de photographes que votre travail d'orfèvre, votre maîtrise du noir et blanc (qui pourtant se mue à l'oeil du regardeur en quelque chose de tout à fait naturel), votre regard sensible... rendent simplement fous ! Pourtant, on connaît moins bien vos débuts... Ainsi, précisément, comment êtes-vous arrivé à la photographie et qu'est-ce qui vous a poussé à en faire ?

Ma première passion a été la peinture, je l'ai exercée depuis 1972 et ma dernière toile date de 1989. C'était essentiellement des portraits à l'huile, copiés à partir de mes photographies. Un jour une amie découvre ma peinture et mes photographies. Elle me dit alors que mes photographies étaient bien meilleures et qu'il fallait que j'arrête de peindre.

A l'époque, en 1974, j'avais ouvert un petit studio photo dans un quartier très populaire à Fianarantsoa où je faisais des photographies de famille, des photos d'identité : je me déplaçais pour les mariages, les anniversaires, les retournements des morts (1), les matchs de football etc. Je réalisais tout cela pour survivre mais cela m'a permis de me familiariser avec l'appareil photo, de le maîtriser.

En 1985, Dany Be, le doyen des photographes malgaches mais aussi un grand ami, m'a invité pour une exposition à la capitale. C'était une exposition collective où j'ai présenté 10 clichés. C'était ma première exposition, le public m'a encouragé. Depuis cela j'expose à Tananarive tous les ans, jusqu'à aujourd'hui.

C'est ainsi que ma carrière de photographe a débuté.

Après quelque 35 ans de compagnonnage avec l'appareil photographique, quel regard portez-vous aujourd'hui quant à l'évolution de votre travail ? Revendez-vous souvent à vos archives ?

J'ai beaucoup de chance, mon œil ne se lasse pas. Je porte toujours le même regard sur mon peuple et j'ai toujours autant de plaisir à regarder mes archives ; mais je ne fais pas que les regarder, que ce soit dans mon vieux laboratoire noir et blanc ou derrière l'écran de mon ordinateur, j'ai toujours plaisir à redécouvrir certaines images voire même à les faire revivre, dans le cas - qui n'est pas si rare - où je découvre d'anciennes photographies qui m'étaient passées inaperçues.

Madagascar et ses habitants sont et ont été au centre de votre travail photographique. Après tant d'années de regard amoureux porté sur ce pays, vous dites-vous qu'il y a encore des sujets que vous n'avez pas ou peu explorés ?

J'ai perdu beaucoup de temps, mes meilleures images c'est quand elles viennent naturellement à moi mais aujourd'hui je vais plus à leur rencontre... C'est une nouvelle étape, une nouvelle approche. Il y a bien de sujets photographiques autres à aborder : j'ai surtout photographié le Sud-est et sa côte car c'est le pays de mon enfance, de ma famille, de mes ancêtres. Ce combat photographique est sans fin. Mais il est vrai que partir à la découverte d'autres endroits, d'autres peuples de la grande Île m'interpelle de plus en plus.

Y a-t-il des photographes dont vous vous sentez proche et dont le travail a nourri

vosre regard et vosre parcours personnel ?

Ils sont très nombreux les photographes que je respecte : j'aime leur travail, ils ont tous des choses à dire. Ils me nourrissent tous. Merci à eux.

A travers la photographie, qu'est-ce qu'il vous tient à coeur de transmettre ?

Je suis un témoin du quotidien, de la vie.

... Je suis un chroniqueur ? Je n'ai pas de démarches absolues, je ne sais pas faire de reportages bien construits, d'autres le font mieux que moi. Non, en fait, chacune de mes photographies est par elle-même une petite chronique, une petite histoire, une rencontre, un instantané, chacune de ces images exprime l'expression viscérale de ce que je vois.

La photographie m'a tout pris : le temps pour ma famille et mes amis, ma jeunesse et ma force, mais elle m'aura offert le plus beau des cadeaux, Madagascar et son intimité, l'amour de tout un peuple, mon peuple, et c'est cela que je transmets ou que j'essaie de transmettre, depuis toujours.

Lorsque l'on pense à vosre travail, on pense immédiatement à vos clairs-obscurs, à toutes les nuances du noir et blanc qui s'épanouissent magnifiquement dans le tirage argentique. Mais... vous est-il déjà arrivé de travailler en couleur ?

J'ai commencé en couleur !

Pour la petite histoire, le laboratoire qui s'occupait de mes films était mauvais : chaque fois, j'en étais tellement déçu que j'ai décidé de passer au noir et blanc et de traiter moi-même mes photographies. Et, en fait, c'est là que tout a vraiment commencé... Il n'est pas rare de nos jours que j'interprète certaines photos en couleur... Mais bien souvent, quelques temps après, c'est pour mieux y revenir en noir et blanc.

Il ne faut pas oublier non plus que mon premier grand amour, ma première école, fut la peinture... Et l'on peint rarement en noir et blanc (rires) !

Cette peinture n'était pas très bonne mais je lui dois beaucoup en ce qu'elle m'a apporté tant au niveau du cadrage, de la composition, de la lumière, du clairs-obscurs... Mais aussi, et surtout, je lui dois de m'avoir fait découvrir... la photographie !

C'est par nécessité d'avoir des sujets pour ma peinture, que j'ai commencé à photographier les gens, à aller à leur rencontre.

Les Éditions de l'oeil s'apprêtent à publier au mois d'octobre prochain les "Chroniques malgaches". Comment avez-vous construit cet ouvrage ?

C'est un ensemble de mon travail, de mes débuts jusqu'à aujourd'hui.

Parallèlement à vosre travail personnel, vous dirigez un laboratoire de photographie à Fianarantsoa. De ce fait, et grâce à vosre parcours et à vosre expérience, vous avez accès à un formidable panorama sur la situation de la photographie dans vosre ville et sans doute dans l'ensemble du pays aussi. Ainsi, d'après vous, comment se porte aujourd'hui la photographie argentique sur l'île, et d'une manière plus générale, la création photographique ?

C'est une agréable surprise pour moi. Dans les années 70 à 97 il n'y avait pratiquement pas de photographes, à part les studios et les photographes ambulants, comme à mes débuts. Aujourd'hui, les photographes sont nombreux, même très nombreux : de vrais passionnés et très confiants. Nombre d'entre eux sont devenus mes amis. Des agences et des collectifs se sont créés. Sans parler du Mois de la Photo qui a de plus en plus de participants. A mon sens, la photographie se porte bien à Madagascar.

(1) Le retournement des morts est une tradition chez les Malgaches des hautes terres. Il s'agit de renouveler les linceuls des morts trois à quatre ans après l'enterrement, accompagné d'une grande fête. A cette occasion, on tue les zébus, on danse, on boit à gogo... Les photographes sont conviés pour immortaliser cette cérémonie. C'est essentiellement vers le mois de juillet à septembre que cela se passe.